

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 30

Artikel: Les crus parisiens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198270>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOLLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerzère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienna, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Touristes.

Les hôteliers se plaignent de la concurrence que leur fait l'Exposition universelle : « Tout le monde va à Paris, vous disent-ils, et si quelques rares étrangers passent par la Suisse, avant de regagner leurs lointaines pénates, ils y demeurent à peine deux ou trois jours ; ils sont moulus, leur bourse s'est aplatie ; ils ont hâte de rentrer chez eux. » Mais les hôteliers sont un peu comme les pêcheurs, comme les vigneron, comme tant d'autres de nous ici-bas : ils font des façons pour reconnaître leur bonheur. Que les étrangers soient moins nombreux cet été que d'ordinaire, c'est bien possible ; mais on en voit tout de même de jolis contingents un peu partout. Allez un peu observer les arrivées et les départs aux stations de chemins de fer et de bateaux à vapeur, vous vous convaincrez bien vite que, dimanches à part, les voyageurs indigènes forment le petit nombre.

Anglais, Allemands, Américains, Français même, ont retrouvé le chemin de la terre hospitalière entre toutes, et pour qui aime à croquer des types et à faire des comparaisons de nationalité à nationalité, la matière ne manque pas.

L'autre jour sur le Grand-Pont, à Lausanne, une cinquantaine de personnes, dames et messieurs, allant deux par deux comme de petites pensionnaires, arrêtaient tous les regards. C'étaient des sujets de la reine Victoria qu'une agence de voyages promenait sur le continent. Un jeune homme à casquette galonnée et à boutons d'or était à leur tête. Il les conduisait au Signal de Sauvabelin, et les cinquante insulaires le suivaient gravement, comme s'ils accomplissaient un devoir. Pas de joyeux propos, pas un rire ; c'était triste comme un enterrement. Arrivée au belvédère lausannois, cette longue bande a-t-elle donné quelque signe d'admiration et de contentement ? c'est peu probable ; elle avait trop l'air d'entreprendre une corvée.

Drôle de façon de voyager et de se recréer, tout de même. Mais tous les goûts sont dans la nature. La plupart des Anglais se passent, d'ailleurs, des services des agences et dénichent fort bien tout seuls les coins pittoresques de notre pays. Il fut même un temps où l'on était presque sûr de rencontrer quelqu'un d'entre eux sur chaque sommet, au fond de chaque gorge, devant toutes les cascades. Ce perpétuel Anglais faisait partie du paysage. On le retrouvait à l'hôtel, où naturellement il avait pris possession de la meilleure chambre, et où il vous regardait comme des intrus.

Après avoir longtemps régné en maîtres dans les stations alpêtres, les fils d'Albion se sont vus distancer dans nombre d'entre elles par les Américains et les Allemands.

Les Américains viennent volontiers chez nous en famille ; moins raides et moins gourmés que les Anglais, la bourse généralement bien garnie, ils sont vus d'assez bon œil par les hôteliers. Mais ils s'en tiennent aux régions classiques ; on ne les voit ni à la tour de

Gourze, ni à la Tine de Confians, ni sur les bords de la Menthue ou de la Mèbre. Ils ne s'accordent pas le plaisir de manger des truites de l'Arnon à Vugelles-la-Mothe, ou de vider une bouteille de Salvagnin à St-Prex.

L'Allemand, lui, connaît le canton de Vaud mieux que nos meilleurs géographes. Il vous dira où se trouve le signal de la Tornire, combien il y a de Faoug à Avenches et de Mathod à Treycovagnes ; il saura le développement qu'a pris telle industrie à Yverdon ou à Vevey. Dans son calepin, il a noté les hôtels où l'on est le mieux traité, les brasseries qui ont de la bière de Munich authentique. A Lausanne, s'il a envie de prendre un doigt de Saint-Saphorin ou de Dézaley, il ira tout droit chez l'ami Alfred, rue d'Etraz, sans demander son chemin à personne. Les employés des trains et des bateaux n'ont jamais de difficultés avec lui, car il sait les horaires par cœur. Il a transformé le plaisir de voyager en une science sur laquelle il vous fera volontiers un cours. C'est le voyageur pédant, mais pratique.

Ni l'un ni l'autre, le Français. Il a bien quelque idée, en gros, de son itinéraire, mais il ne sait jamais au juste où il est et où il va ; il aime aller à l'aventure, quitte à pousser les hauts cris s'il manque une correspondance de train ou de bateau. Il est tour à tour gai, communicatif, plein d'attention pour ses compagnons de voyage, profondément égoïste, faiseur d'embarras, simple, bon enfant, rageur, pestant contre tout, vous regardant avec un air qui signifie : Et puis, vous savez, si cela vous fâche, ça m'est bien égal à moi ! Charmant et détestable, la terreur de ses voisins lorsqu'il est encombré d'une famille nombreuse, adoré en revanche des voyageurs qui aiment la vie, le bruit, le mouvement. Compare tout haut ce qu'il voit chez nous avec les institutions de son pays et vous dit poliment comme quoi elles sont supérieures à tout ce que vous imaginez.

Quelque chose que notre touriste français ne verra jamais chez lui, c'est ce qui s'est passé mercredi après-midi, à bord du *Lausanne*. Ce jour-là, le flambant vapeur promenait sur le Léman une cinquantaine d'invités de la compagnie générale de navigation. Après avoir fait le tour du Haut-lac, il se dirigeait sur Ouchy, lorsque, à la hauteur de Cully, on vit un passager prendre la place du pilote au gouvernail. Ce nouveau maître timonier n'était autre que M. Lachenal, ancien président de la Confédération. Il faut croire qu'après avoir mené la barque helvétique, on est apte à conduire tous les esquifs. Jamais, en effet, barre du gouvernail ne fut mieux tenue. De son œil perçant, le nouveau pilote sondait l'horizon et l'eau profonde, évitant adroitement les bas fonds sablonneux aussi bien que les roches à fleur d'eau.

— Ma foi, monsieur, lui dit un homme de l'équipage, on dirait que vous n'avez jamais fait autre chose.

— Mais ne sais-tu pas, répartit un camarade, que monsieur a gouverné un bateau plus gros que le *Lausanne* ?

— Tout de même, observa un Lausannois, si M. Gagnaux était là, il serait jaloux !

Seulement, si on l'avait laissé faire, l'excellent pilote n'entraîtrait pas au port d'Ouchy ; il emmenait tout droit *Lausanne* à Genève. On dut l'arracher de force à sa barre, ce qui fit faire cette autre réflexion à un témoin de cette scène :

— Ce que c'est, tout de même, que d'être dans le barreau ! XX.

Les crus parisiens.

Un journal français nous apprend que la culture de la vigne tend à disparaître de plus en plus aux environs de Paris. Dans le département de Seine-et-Oise, cette culture, qui occupait encore, en 1820, une superficie de 20,000 hectares, s'est réduite aujourd'hui à 6700 hectares.

Le Vaudois de cœur et d'âme, le Vaudois sédentaire, celui qui voyage peu, qui ne vit que de notre vie et ne connaît pas de coin de terre préférable à son cher canton de Vaud, lira sans doute ces lignes avec étonnement. Comment ! il y a donc un vignoble parisien, s'écriera-t-il, ce n'est pas possible.

Ah ! c'est que pour ce brave homme, le monde, c'est la Suisse, le vignoble par excellence, celui des bords du Léman, les caves sans pareilles où le guillon fait pétiller le petit blanc, celles du Dézaley et du Burignon, auxquelles il faut ajouter celles non moins réputées de MM. Fonjallaz, à Epesses, Buttiaz, au Treytorrens, Roud, à Villeneuve, Morerod, à Yverne, etc. et nombre d'autres caves à La Côte.

Mais des vignobles parisiens, des crus de la grande capitale, il n'en peut concevoir l'existence, et pareille idée le fait sourire de pitié.

Il faut cependant convenir qu'il y a eu jadis un vignoble parisien important, dont une faible partie existe encore. Ecoutez d'ailleurs ce que nous disait à ce propos le *Petit Parisien*, il y a deux ou trois ans.

Notre capitale fournissait, à une époque déjà très reculée, des crus de premier ordre dont il serait impossible aujourd'hui de trouver le plus petit flacon dans les caves les mieux assorties, mais qui n'en ont pas moins laissé une renommée que nous ont transmise nos pères.

Si l'on jette les yeux sur une carte du Paris de l'ancien temps, on reste frappé de l'étendue de territoire recouvert par des vignes.

De tous les clos qui ont disparu, quelques-uns ont laissé leur nom aux rues percées sur une partie de leur emplacement primitif.

Le clos Bruneau, dont la réputation a subsisté, et qui était le plus ancien et le plus considérable de tous, occupait l'espace compris aujourd'hui entre les rues des Noyers, des Carmes, de Saint-Hilaire et de Saint-Jean-de-Beauvais.

Parmi les crus les plus appréciés, il y avait aussi celui que fournissait le clos de Sainte-Geneviève, qui s'étendait sur le versant de la montagne de même nom ; le clos Georgeau, situé au bas de la butte Saint-Roch, et dont une rue, reliant la rue Sainte-Anne à la rue des Frondeurs, a conservé le nom ; le clos de Saint-Germain-des-Prés, appartenant à l'abbaye de l'endroit et qui s'étendait depuis la rue des Saints-Pères jusqu'aux rues Saint-Benoit

et de l'Égout; le clos Saint-Victor, qui était compris entre les rues du Faubourg-Saint-Victor et la rue Neuve-Saint-Etienne-des-Boulangers.

Il y avait aussi les clos de Saint-Médard, de Saint-Marcel, et le clos des Vignes qui rivalisaient avec ceux dont nous venons de parler.

Qui se douterait aujourd'hui que l'emplacement actuel du Luxembourg était occupé jadis par une vigne qui produisait un petit vin exquis et dont nos aïeux se régalaient? C'était le clos Saint-Sulpin dont la moindre bouteille, si elle était trouvable, vaudrait maintenant un prix exorbitant. Et le clos Vigneray, qui en occupait également une autre partie, empiétait en même temps sur l'enclos des Chartreux dont le cru n'était pas moins apprécié.

L'espace compris entre la rue Saint-Denis et le Palais-Royal était occupé par le clos des Champeaux sur l'emplacement duquel s'élevait aujourd'hui les Halles; l'église Saint-Eustache, les rues Croix-des-Petits-Champs et Neuve-des-Petits-Champs.

Entre Paris et Montmartre, s'étendant depuis le pont Pétrin (pont Perrin, rue Saint-Antoine) jusqu'au village de Chaillot, se trouvait un immense marais, appelé le Grand-Marais, qui avait été concédé en 1154 par les Chanoines de Sainte-Opportune à divers particuliers. Ceux-ci, après l'avoir desséché, en avaient fait une exploitation de viticulture qui n'avait pas tardé à prospérer.

Les évêques de Paris possédaient, au-delà du Grand-Marais, une ferme connue sous le nom de la Ville-l'Évêque, où se cultivait une vigne que ne pouvait goûter le commun des mortels. L'histoire raconte que plus d'un prêtre austère oublia sa conscience au fond du gobelet ayant contenu ce nectar divin.

30 degrés.

Chacun cherche, sinon à échapper, tout au moins à supporter aussi bien que possible les chaleurs excessives que nous subissons. On ne rencontre partout que des gens qui s'épongent; on n'entend partout que cette exclamation: « Ah! quelle chaleur! c'est vraiment insupportable!... »

Et quelles nuits! impossible de dormir! Le lit devient une vraie étuve; on tourne de temps en temps le traversin qui brûle, on rejette toute couverture, en attendant que Morphée nous prenne en pitié, mais le plus souvent, il ne daigne nous rendre visite que lorsque le soleil pointe déjà à l'horizon.

Puis, on se lève enfiévré, pour passer une journée de transpiration et d'abattement: voilà les plaisirs des canicules.

Les employés de bureaux, à leur pupitre, consultent leur montre, poussent de profonds soupirs, s'endorment sur leur sous-main, se réveillent en sursaut à l'arrivée du patron, et se soulèvent de temps en temps pour laisser passer un peu d'air frais entre une partie de leur personne et le rond de cuir.

Les Parisiens sont obligés d'abandonner leurs salons pour le jardin ou le parc. C'est au point que ceux qui ne possèdent pas de jardins en louent un comme on loue une salle pour recevoir, quand ils veulent offrir à leurs amis une fête en plein air.

« En général, les *garden-parties* ont lieu de jour, nous dit Mme Jeanne de Bargny, mais il arrive quelquefois qu'on les prolonge, par un bal champêtre suivi d'un souper en plein air.

» C'est en pareil cas que l'électricité, quand on l'a à proximité, rend d'inappréciables services. Grâce aux verres teintés, aux fleurs en papier chiffonné dont on recouvre les globes lumineux, on arrive à produire des effets ravissants... »

Diamant.

Chien du mont Saint-Bernard.

L'hospice du mont Saint-Bernard s'élève au bord d'un lac situé à sept mille trois cent pieds. Des pics gigantesques et des glaciers entourent cet édifice. Les religieux qui l'habitent ont associé à leur pénible vigilance, dans la garde de ces monta-

gnes, un certain nombre de chiens doués d'un instinct merveilleux. Ces animaux sont dressés à errer dans les lieux les moins accessibles pour y découvrir les traces des voyageurs égarés. Si l'homme est vivant, le chien le rassure par ses caresses, et, dans tous les cas, il retourne précipitamment vers les religieux qu'il attire par ses aboiements jusqu'à l'endroit où gît le corps de l'infortuné. On le retire du précipice, et, si l'on parvient à le rappeler à la vie, il est transporté à l'hôpital, où il est soigné et nourri gratuitement jusqu'à ce qu'il se trouve en état de continuer sa route.

En 1824, parmi les chiens du mont Saint-Bernard, il en était un qui l'emportait de beaucoup sur ses compagnons; aussi les autres chiens, semblant rendre hommage à sa supériorité, lui obéissaient comme ils obéissaient à la voix de leurs maîtres.

Si vous avez quelquefois examiné attentivement un essaim d'abeilles, vous avez dû remarquer que ces mouches intelligentes sont toujours guidées dans leurs excursions par l'une d'elles qu'elles suivent fidèlement à une certaine distance. C'est la reine des abeilles qui conduit ainsi ses sujettes où elle le juge; car une ruche est un petit gouvernement qui a ses lois, ses usages, ses coutumes, où une seule volonté règne despotiquement, sans qu'il y ait jamais la moindre émeute, la moindre révolte. Eh bien! le chien dont je vous parle, et que l'on avait surnommé *Diamant*, à cause de ses qualités merveilleuses, était pour les autres chiens de l'hospice ce que la reine des abeilles est pour les habitants d'une ruche; par le seul ascendant de son instinct, il s'était fait le roi de ses compagnons, et, d'un signe de la tête, il les distribuait sur tel ou tel point, sans que les bons animaux songeassent jamais à se soustraire à cette singulière autorité. *Diamant* avait deux manières d'aboyer: l'une pour avertir les religieux qu'il avait besoin de leur secours, l'autre pour faire revenir sa troupe des différentes directions où il l'avait envoyée. Se confiant avec raison à la haute intelligence de *Diamant*, les religieux n'avaient pas besoin de s'occuper de leurs chiens; ils savaient que, sous les ordres de leur chef, ils ne se permettraient jamais le moindre écart et ne négligeraient pas une minute la surveillance dont ils étaient chargés.

Un soir, le ciel était sombre et chargé de nuages; les aboiements prolongés de *Diamant* avertirent les religieux que des infortunés ensevelis sous la neige réclamaient de prompts secours. Plusieurs d'entre eux, guidés par le chien et armés de lanternes, marchèrent aussi vite que les mauvais chemins peuvent le leur permettre, et, arrivés à quatre cents pas environ de l'hospice, ils découvrirent, enfoncés dans la neige, un homme et une femme privés de sentiment. Ils espèrent, grâce aux cordiaux dont il s'étaient munis, rappeler la vie chez ces infortunés; mais voyant que tous leurs efforts sont inutiles, et que l'intensité du froid ne peut au contraire qu'aggraver le misérable état des voyageurs, ils se décident à les transporter à l'hospice où la chaleur d'un bon lit rappellera sans doute chez eux la circulation du sang.

Pendant qu'on se met en marche, *Diamant* fait tous ses efforts pour retenir les religieux; déjà pendant qu'on prodiguait des soins aux deux voyageurs, il n'avait fait que japper après ceux qui ne faisaient d'autre office que celui de spectateur; mais on n'avait pas fait attention à son manège, et, à présent encore, on se dirige vers l'hospice sans tenir compte des avertissements du chien.

Diamant avait-il donc encore découvert une nouvelle victime? Non; et les religieux eux-mêmes avaient bien examiné partout sans rien apercevoir. Mais je ne sais quoi disait à *Diamant* qu'il y avait encore un être souffrant dans la neige. Ce n'était pas l'odorat; le froid devait nécessairement empêcher l'action de ce sens; qu'était-ce donc?

La femme qu'on avait trouvée près du voyageur portait le costume de bonne d'enfant; de la poche de son tablier sortait à moitié une de ces petites bouteilles recouvertes d'osier telles qu'on en emportait pour vous donner à boire dans vos promenades lorsque vous aviez deux ou trois ans. Le chien avait-il conclu de la bonne et de la bouteille qu'il devait nécessairement y avoir un enfant? Ce serait fort extraordinaire et je n'oserais en répondre; mais toujours est-il que *Diamant* ne voulait pas s'éloigner, parce que il soupçonnait une nouvelle victime, et il ne se trompait pas.

Lorsque le voyageur et la bonne avaient été sur-

pris par le froid, ils avaient longtemps cherché à lutter contre le malheur qu'ils entrevoyaient; mais enfin ils étaient tombés, et la bonne, ayant perdu ses forces, avait lâché son enfant. Mais même après cela, elle avait essayé de sortir du gouffre de neige où elle voyait venir la mort. Aidée de son maître qu'elle aidait à son tour, elle avait fait ainsi que lui une cinquantaine de pas en se traînant sur les genoux, et voilà ce qui explique comment le pauvre enfant n'avait pas été trouvé avec sa bonne et son père.

Diamant, voyant que les religieux sont tous occupés des deux voyageurs et qu'on ne veut pas l'écouter, s'élance seul à la recherche de la faible créature, et il ne tarde pas à l'apercevoir couchée sur la neige et déjà raidie par le froid. Aussitôt il se couche le plus près qu'il peut de l'enfant qui avait à peine trois ans, et, à l'aide de ses pattes, il parvient à l'attirer sur son ventre; alors il l'enveloppe le mieux possible de ses quatre pattes et de sa large queue, puis il se met à le lécher sur toutes les parties du corps, et cela pendant un temps infini, jusqu'à ce qu'enfin il s'aperçoit que l'enfant fait quelques mouvements. Le chien redouble alors de soins et d'effortements, et quand il a bien fait revenir l'enfant, qu'il lui suppose assez de force pour exécuter son projet, il le remet à terre, se couche sur le ventre, se fait le plus petit qu'il peut, et, par ses mouvements et sa pantomime, il invite l'enfant à monter sur son dos. Celui-ci en vient à bout, il se met à califourchon sur *Diamant*, de ses deux petits bras il entoure le cou de l'excellent animal, qui transporte ainsi son précieux fardeau jusqu'à l'hospice, et y arrive au moment même où le voyageur, qui venait de reprendre ses sens, pleurait sur le sort de son enfant qu'il n'espérait plus revoir.

Vous pouvez juger si *Diamant* fut choyé, fêté, baisé! Et le bon animal recevait toutes ces félicitations, toutes ces marques de gratitude, avec une modestie qui double son action. Ce qu'il avait fait là était si naturel pour lui! n'était-ce pas son état, sa mission, d'arracher des malheureux à la mort? Eh bien! il avait fait son état, il avait obéi à sa mission; on ne lui devait rien pour cela. Voilà ce que semblaient dire ses yeux attachés avec tendresse sur l'enfant qui jouait avec ses longues oreilles.

(Le Voleur.)

Proutso pareint.

N'est pas lo tot dè sè derè d'apareint quand on crai avai oquière à preteindre dè cauqon, faut qu'on sai lo pe proutso et que y'ein aussè pas ion su quoui vo ne comptavès pas que vignè sè presentà et vo nixà l'hiretadzò.

Se vo z'ài on oncllio àobin 'na tanta que sè font vilho et que n'aussant min d'infants, se vo z'itès lo névào, n'ia pas, s'agit dè bin cajòli clliao vilho, lào teni lè pi àò tsaud et lào fèrè totès lào fantasi; ne faut pas manquà non plliè dè lào bailli dè bounan oquière que lào fassè plliès: on motchào dè lanna àobin 'na fanchon à la tanta et à l'oncllio, cauquière paquière dè Grièchebaque, àobin oquière d'auto; dinse, vo z'itès su d'avai lo magot et lè germain, lè rémoà dè germain et ti lè z'auto que lào pareintà vint dza du qu'Adam et Eve medzivant la pomme renette dein lo courti poivont allà sè graltà po l'hiretadzò.

Mà, se vo z'itès on crouie soudzet, que sè conduisai mau et que ne fassè què dâi misères et dâi cavies, vo z'arai bo ètre lo pe proutso, lo bin que dévetrai vo reveni vo froulèrâ dévant lo naz, kâ lè vilho sè deront: l'est on pandoure que va medzi ein 'na senanna tot cein que n'ein, et bin n'arà rein! Et l'ont astout fè d'allà crià lo notéro po testà po dâi z'auto pareints que ne lào sont petèrè rein et quoui sâ! po tot bailli à la tièce dâi pouro dè la coumouna àobin àò grand hêpetau dè Lôzèna.

N'ia pas, faut bin sè veilli po dâi z'affèrès dinse et tsouyi surtot dè ne pas eingrindzi lo vilho; mà, se n'ont min fè dè testameint, s'agit d'être lo pe proutso et ia proutso, et proutzo coumeint vo z'allà vaire:

Bocaton et sa fenna, la Marianne, demàoràvant tsi l'oncllio Toïnon, on bon vilho, qu'avai onco oquière, kâ, hormi la baraquà, l'avai cauquière dèpou pè lè banques, Cè vilho, que n'a-